

11

LES MÉMOIRES
D'UNE PATRIOTE (1)

APRÈS LA GUERRE DE 1870

J'achève de lire le cinquième volume des *Mémoires* de Mme Juliette Adam. Il se rapporte à la période qui s'étend du mois de février 1871 au mois de mai 1873. Il raconte donc la fin du siège de Paris, l'assemblée de Bordeaux, celle de Versailles, la Commune, les luttes parlementaires qui suivirent enfin la chute de M. Thiers. C'est dire quel intérêt il présente. Les événements dont il traite comptent parmi les plus décisifs de notre vie politique durant la dernière moitié du dix-neuvième siècle. Qu'ils eussent tourné autrement, et la

(1) A l'occasion du volume des *Mémoires* de Mme Juliette Adam : *Mes angoisses et mes luttes après 1870*.

France actuelle n'existerait point. Au lieu d'un pays atteint d'anarchie chronique, nous aurions peut-être une nation repétrie par les mains de ces deux admirables princes, le comte de Chambord et le comte de Paris. Peut-être l'ordre, traditionnel et moderne à la fois, dont leurs écrits dessinent le programme, nous aurait-il rendu, avec la paix intérieure, la dignité extérieure. La suture entre le présent et le passé que l'Empereur, la Charte, la Monarchie de Juillet ont tentée et manquée aurait été faite... Peut-être! Ce possible donne un pathétique poignant à ces journées dont quelques-unes furent si tragiques par elles-mêmes. A cet intérêt de fait la valeur du témoin ajoute encore. Ce n'est point seulement parce que le salon de Mme Adam fut, en ces temps-là, un centre de ralliement pour le parti républicain, c'est surtout parce que l'auteur de ces *Mémoires* aura été une des plus nobles âmes et des plus généreuses que ce parti ait comptées, dans ces années qui furent celles du martyre de notre pays. Nous autres, traditionalistes, ennemis déterminés de la République, mais dévots de la France, n'hésitons jamais à dire et à redire combien toutes ces énergies réunies autour de Gambetta se sont trompées, et Gambetta plus que tous les autres. Au nom même de cette dévotion, mettons à part, dans ce groupe étrangement mêlé de fervents patriotes et de politiciens sans scrupule, les hautes figures de ceux qui *croyaient*, comme nous, à la France. Parmi ces figures, Mme Adam est, avec celle de M. Paul Déroulède, au premier rang.

I

Dès les premières pages de ce livre, cette sincérité d'un grand cœur, tout dévouement, tout élan, apparaît à des signes qui justifient ce sous-titre singulièrement expressif : *Mes angoisses et nos luttes*. L'armistice est signé. La sortie de Paris est libre. Mme Adam vient d'apprendre que son mari a été la victime d'un terrible accident de chemin de fer dans le Midi. Un instant, elle a pu penser qu'il était mort. Elle sait qu'il vit. Elle va prendre le train pour le rejoindre. Au moment de quitter la ville encore assiégée, elle a comme un remords d'avoir pu, dans de telles circonstances, ressentir si fortement une douleur privée. Les scènes de l'affreuse guerre s'évoquent devant elle, « les étapes de nos désastres se superposent... *J'ai, à l'état aigu, cette maladie de la défaite, cette douleur continuelle, affolante, d'avoir été vaincue comme Française à tous les coins des routes de l'Alsace, de la Lorraine, d'avoir été écrasée à Sedan, trompée, livrée à Paris...* » Et le récit continue sur ce ton, élargissant sans cesse les incidents de l'ordre personnel pour y retrouver les épisodes de l'immense catastrophe où nos dix siècles d'histoire semblèrent s'abîmer. Ecoutez-la, quand elle a reçu la nouvelle du honteux traité de paix.

Penchée sur une carte de France, elle montre à un enfant ce qu'elle appelle d'un mot si juste : « la ligne sanglante ». De quel accent elle lui dit : « *Ils nous prennent le cœur de notre France!* » Et quand les Allemands vont entrer dans Paris : « Il faut voiler de triples voiles de deuil la statue de Strasbourg. *Les regards de nos ennemis vont la souiller en passant près d'elle...* » Avec quelle piété elle recueille l'écho de chaque douleur semblable à sa douleur ! Elle veut se prouver que la France est trop aimée pour ne pas être bientôt délivrée et vengée, et ce sont des lettres de son mari, de ses amis et de ses amis qu'elle transcrit fidèlement. Une même consternation révoltée les remplit. Toute républicaine qu'elle est, — ou qu'elle se croit, — avec quelle émotion elle rapporte la mort du bonapartiste Mérimée, tué par le chagrin de la défaite au lendemain de Sedan ! C'est d'un médecin de Cannes qu'elle tient ces détails. Ils font vraiment un touchant dernier chapitre à cette existence d'un des meilleurs serviteurs qu'ait eus la France littéraire. Quelle évocation que celle du vieil écrivain arrivant de Paris en pantoufles et en veste de chambre, n'ayant emporté, avec quelques valeurs, qu'un énorme paquet de lettres à brûler ! Fidèle au *μεινῆσο ἀπιστέϊν*, au « Souviens-toi de te défier », de sa devise, ce galant homme pensait encore à défendre contre d'indiscrètes curiosités les confidences de ses correspondants. Il trouve le docteur Maure à la gare et il lui dit : « La France meurt. Je veux mourir

avec elle. Venez demain me dire adieu. » Et, à la veille de son agonie : « Vous me rappellerez au souvenir de Mme Adam et vous lui direz mon dernier vœu : Puisse sa République ne pas achever la France!... » La noble femme ne se reconnaît pas le droit de ne pas rapporter cet adieu du mourant. Elle y voit une preuve de plus de la passion avec laquelle ce dur romancier, qui a tant caché son cœur, aimait la patrie. La patrie, elle ne voit qu'elle, elle ne sent qu'elle, et l'on comprend qu'à trente-six ans de distance, elle demeure fidèle par toutes ses fibres à l'engagement pris dans ces mois terribles : « Les jours pourront s'ajouter aux jours, les années aux années. La blessure que je reçois ne se guérira qu'à l'heure de la délivrance de mes frères annexés... »

II

La délivrance n'est pas venue et la blessure ne s'est pas guérie. Soyons équitables pour l'auteur de ces « Souvenirs » comme elle-même pour les adversaires de ses idées. Reconnaissons-le : elle et ses amis patriotes — je continue à distinguer ceux-ci des politiciens — auraient sacrifié à la France l'Idéal républicain dont ils étaient possédés, s'ils avaient pu croire que l'installation de la République n'était pas conciliable avec le relèvement du pays.

Victimes de l'effroyable travail de mensonge qui, jusqu'à Taine, a faussé l'histoire de la Révolution, ils s'imaginaient, bien au contraire, que ce relèvement avait pour condition la République. Il y a dans ces *Mémoires* de Mme Adam un passage bien significatif de cet état d'esprit. Il faut le comprendre pour tirer de ce livre son véritable enseignement. L'insurrection communaliste vient d'éclater, — cette insurrection qui arrache à cette grande Française des phrases éloquemment vengeresses contre ces criminels de lèse-patrie, contre « ces misérables qui sont responsables de cette chose monstrueuse, eux qui ont soufflé aux Parisiens du siège une autre haine que celle des Prussiens! Ceux-là sont encore à Paris ou se préparent à fuir... Ceux-là siégeaient le 17 mai à la Commune et décrétaient l'assassinat des otages, de Mgr Darboy, du président Bonjean, de notre pauvre Chaudé, du Père prieur Captier et des dominicains d'Arcueil, des sept malheureux employés de l'école Albert-le-Grand. A ces assassins, que l'on ne pardonne jamais!... » C'était là, semble-t-il, une formidable leçon de choses, de quoi illustrer d'une aveuglante lumière la parole prophétique de Bonald : « Les crimes des peuples naissent de leurs erreurs, comme dans l'homme l'action suit la pensée. *Un peu plus tard, un peu plus tôt, toujours 89 aurait produit 93 et le produirait encore aujourd'hui.* » Il y a plus. A la même époque, la spectatrice indignée de l'ignoble saturnale apprenait de première main que le pire ennemi de

la France, le plus perspicace des génies politiques, M. de Bismarck lui-même, désirait que la France restât républicaine — pourquoi? Sincèrement pour que la prédiction de Mérimée s'accomplît... « Détrompez-vous, » me répond M. d'Oustinoff. « A l'étranger, tous les hommes intelligents, et Bismarck l'est entre mille, préfèrent la République en France à tout autre gouvernement. *Les républiques sont toujours occupées par leurs luttes intérieures et peu inquiétantes.* La royauté légitime, les princes d'Orléans, les impérialistes sont les bêtes noires de Bismarck... Vous, républicains, » ajoute sarcastiquement le grand seigneur russe, « vous n'avez qu'à bénir votre vainqueur, il vous donnera, il imposera la République. »

Lumineuse indication, à la suite de laquelle vous croiriez que le doute va s'emparer de cette prêtresse de la patrie, à qui les fusilleurs des généraux Lecomte et Clément Thomas, d'une part, et de l'autre le bombardement de Paris dénoncent la même vérité? Non. La foi républicaine est la plus forte. Lisez attentivement les lignes que Mme Adam écrit en réponse à ce propos de M. d'Oustinoff, et toute l'histoire de ces trente-six dernières années prendra son sens : « Je suis bouleversée, » dit-elle, « par cette conversation. Mais je me calme à la réflexion. *Si Bismarck protège la République, c'est qu'il ne peut soupçonner celle que nous rêvons possible en France :* le gouvernement idéal de l'avenir, fait de liberté, de justice, de tolérance, préoccupé heure par heure des équilibres sociaux,

économiques, politiques même. La République d'Adam, la mienne, celle de nos amis les plus honorés, cette République est la démonstration, la preuve absolue qu'elle seule peut réaliser les progrès et les bienfaits de la liberté, de l'égalité, de la fraternité... » Comment ne pas instituer aussitôt une comparaison entre ce programme, alors commun à tant de patriotes sincères, et le tableau de notre décadence présente. Un parlement aussi impuissant que déshonoré, des mœurs publiques chaque jour plus dégradées, la persécution religieuse tour à tour la plus brutale et la plus hypocrite, appuyée sur une légalité qui n'est qu'une parodie de justice, un corps d'instituteurs empoisonnant les générations nouvelles, cette réserve vivante de l'avenir, par un enseignement de démission collective et de néfaste utopie, l'armée systématiquement corrompue par la politique, humiliée à des besognes de basse police, affaiblie par la surenchère électorale au point que ses chefs les plus respectés s'en vont pour ne pas se faire les complices d'un attentat continu contre la défense nationale, la guerre sociale sans cesse à la veille d'éclater en épisodes sanglants, l'anarchie morale précédant et annonçant une anarchie civile et administrative dont les prodromes sont visibles partout, — à quoi bon prolonger ce parallèle entre la République telle qu'elle fonctionne, telle qu'elle ne pouvait pas ne pas fonctionner et la République telle que les meilleurs de nos aînés l'ont rêvée? Trouvons du moins, dans des

témoignages comme celui de Mme Adam, un motif de respecter ces aînés, et s'ils se sont trompés, disons qu'ils se sont trompés généreusement, noblement. Rendons aussi cet hommage à notre pays, de reconnaître qu'en se donnant le plus funeste des régimes qu'il ait connus, il a obéi une fois de plus à cet idéalisme chimérique, mais sans mesquinerie, qui sauvera sa mémoire dans les siècles futurs, s'il doit périr. Et essayons pourtant de dégager de livres comme celui-ci l'enseignement positif qui l'empêcherait de périr, qui le sauverait dès aujourd'hui.

III

Cet enseignement tient tout entier dans une dure et sage remarque d'Auguste Comte. Elle définit et condamne l'effort révolutionnaire depuis cent vingt ans : « La prétention de construire d'un seul jet, en quelques mois, ou même en quelques années, toute l'économie d'un système social dans son développement intégral et définitif, est une chimère extravagante, absolument incompatible avec la faiblesse de l'esprit humain. » C'est la traduction plus précise de la formule de Renan : « Il s'agit moins de continuer la Révolution que de critiquer et de réparer ses erreurs, » et c'est une autre expression d'un saisissant dia-

gnostic de Taine : « Un système nouveau d'institutions ne fonctionne que par un système nouveau d'habitudes, et décréter un système nouveau d'habitudes, c'est vouloir bâtir une vieille maison. » Quand, au lendemain de la guerre, les patriotes républicains voulurent refaire la France, ils ont appliqué une conviction contraire : celle de la toute-puissance des idées. Ils croyaient, — et les chiffres des voix obtenues par les socialistes dans les élections le prouvent, beaucoup de nos contemporains le croient encore, — ils croyaient qu'il suffit d'inscrire dans les lois des principes généreux pour obtenir des résultats excellents. Aucun état d'esprit ne fut moins scientifique, partant moins moderne, que le leur. Ils n'avaient à aucun degré la notion que les phénomènes sociaux sont conditionnés. Modifier une nation vivante sur un seul point, c'est la modifier sur tous les autres. De là cette suite de mesures prises sans vue d'ensemble, qui développent devant leurs auteurs étonnés des conséquences directement opposées à leurs principes. Des lois sont conçues d'après un programme de liberté, qui aboutissent à l'oppression, — d'égalité, et elles produisent l'universel mécontentement, — de fraternité, et elles créent l'un des plus lamentables états de discorde intestine de notre histoire. Pourquoi ? Sinon qu'elles ont été pensées au rebours du réel. Déjà, cependant, il y avait chez les plus avertis des républicains d'il y a trente-sept ans, dans Gambetta, par exemple, ce demi-Italien, un obscur sentiment de

la complexité politique. L'*opportunisme* était bien une espèce de *réalisme*, mais réduit aux procédés. Le but demeurait le même : cette ambition de reconstruire d'après un type abstrait un pays qui a derrière lui une longue histoire. L'entreprise ne pouvait qu'avorter. Nous assistons à la faillite, d'autant plus évidente qu'elle s'accomplit dans leur triomphe, des hommes d'Etat issus des principes de 89. Leur équipe aujourd'hui est souveraine. Elle est maîtresse du pays. Elle ne peut rien en faire. Elle voudrait bien, comme autrefois, s'en prendre aux hommes de la résistance que lui oppose la nature des choses. Ses déclamations contre les périls de droite ne portent plus. Une atmosphère de désillusion définitive pèse sur un régime dont l'erreur initiale est démontrée par sa victoire même. Les *Mémoires* de Mme Adam, qui font saillir le contraste entre l'arrivée de cette équipe et son départ, achèvent d'éclairer cette erreur. Ils nous prouvent aussi, par les sentiments actuels qu'ils révèlent à chaque page chez l'auteur, que cette erreur est guérissable. Comment? Avec l'amour de la patrie tout simplement. C'est sur cette remarque reconfortante que je voudrais clore ces réflexions qui risqueraient d'être bien découragées à propos de la plus courageuse des femmes.

IV

Oui, aimer la France, à la profondeur où cette âme héroïque l'a aimée et l'aime, c'est tôt ou tard aimer les éléments intimes et indestructibles dont cette France est pétrie, et d'abord l'Eglise. Il est impossible de s'associer longtemps à une campagne dirigée contre le catholicisme, quand on porte en soi un sens vivant des réalités françaises. On comprend aussitôt qu'une France *décatholicisée* est une France diminuée, diminuée dans sa force d'expansion à l'étranger, c'est trop évident, diminuée dans sa force de concentration. Par quoi remplacer cet antique outil de hiérarchie : une religion nationale? Quel procédé substituer à cette source de vertus familiales? — Aimer la France, c'est, tôt ou tard, aussi, reconnaître la valeur de la famille française, et, la voyant menacée, subordonner à la reconstitution de cette cellule génératrice toutes les autres besognes. Comment alors ne pas reconnaître aussi cette valeur de la tradition qui faisait dire à l'auteur de la *Philosophie positive* : « On n'appréciera jamais le vrai spectacle historique sans une profonde vénération envers l'ensemble du passé? » C'est sentir que « les morts gouvernent de plus en plus les vivants, en introduisant leur fixité caractéristique au-dessus de la

versatilité propre à l'existence directe (1) ». — Aimer la France, c'est donc l'aimer dans ses profondeurs, l'aimer dans ses morts. C'est ne plus séparer son histoire en deux tronçons. C'est remonter naturellement, par delà l'épopée napoléonienne et la tempête révolutionnaire, aux lointaines et toujours fécondes origines de notre génie. — Aimer la France, c'est vouloir qu'elle soit forte, c'est aimer l'armée et les vertus que ce mot représente : la discipline, la mâle préparation à la guerre, le sacrifice, l'ordre surtout. Ce mot d'ordre, le plus sacré de ceux que puisse prononcer une bouche humaine, une fois tombé dans un esprit, les grandes, les sublimes vérités conservatrices apparaissent. L'admirable maxime de saint Paul, que Comte citait avec une émotion religieuse, découvre sa pleine beauté : *Etant lié, je suis libre*. Lié à quoi ? Mais à la France, aux éléments qui constituent son être secret, son être éternel. Ces *Mémoires* nous initient, ils nous initieront de plus en plus à cette rentrée dans la tradition, à cette rupture d'une sensibilité magnanime avec les égarements d'un parti qu'elle n'a servi qu'en ne le connaissant pas, et qu'elle condamne rien qu'en disant ce qu'elle en attendait. Qu'un travail pareil s'accomplisse dans beaucoup de nos contemporains et alors s'accomplira la prédiction réparatrice de M. Le Play : « Il faut se mettre en mesure de susciter un grand

(1) La plupart de ces citations sont empruntées à la brochure remarquable de M. Léon de Montesquieu : *Pensées choisies de nos maîtres* (à « l'Action française », 42, rue du Bac).

mouvement vers le vrai... Il est temps d'agir, de créer la classe supérieure, celle qui n'envisage que le bien public... Ce qui me désole, c'est que ces hommes sont rares. Il y en a cependant, il faut plus que jamais les chercher... Qu'ils s'unissent, qu'ils se mettent à l'œuvre. » Des livres comme celui de Mme Adam y travaillent. Voilà pourquoi ces *Mémoires* sont une bonne, une très bonne action française.

Juillet 1907.

II

LES SUITES LOGIQUES D'UNE ERREUR (1)

Le sixième volume des *Mémoires* de Mme Juliette Adam vient de paraître. Il commence du 24 mai 1873 pour se clore au lendemain du 16 mai 1877. J'ai dit, à l'occasion du précédent, la haute valeur de ces confidences, passionnées comme la période qu'elles racontent et généreuses comme la grande âme dont elles émanent. Ce livre-ci est plus important encore. Le titre seul explique pourquoi : *Nos amitiés politiques avant l'abandon de la revanche*. Ceux qui sont entrés dans la vie, comme moi, à l'heure du terrible désastre, ont toujours dans les oreilles le bruit des sabres allemands traînant sur les pavés de nos rues. Il leur faut relire plusieurs fois ces mots pour y croire : l'abandon de la revanche. La main de Mme Adam a certes tremblé en les écrivant. Elle les a écrits, et ces cinq cents pages sont une pathétique protestation, d'autant plus douloureuse qu'elle est plus contenue, contre le démenti donné par son propre parti au commun Idéal d'après la guerre. Tant d'efforts, une si ardente espérance, tant de talent aussi, et cela pour aboutir à cette

(1) A l'occasion du sixième volume des *Mémoires* de Mme Adam : *Nos amitiés politiques avant l'abandon de la revanche*.

démagogie à la Walpole, où nous nous débattons ! Encore le ministre du roi George I^{er} suivait-il, dans son système de paix à tout prix au dehors et de « corruption constitutionnelle » au dedans, un plan national. Il préparait l'avenir du commerce anglais. Que préparent nos parlementaires, à qui l'histoire, si elle s'occupe d'eux, conservera le sobriquet flétrissant des « quinze-mille » ? Quelle armée et quelle marine trouverons-nous, quand nous devons subir cette guerre inévitable, le cauchemar du pays d'aujourd'hui, et elle était le rêve réparateur des hommes d'Etat qui avaient dû voter l'acceptation du traité de Francfort ? Pourquoi cette chute du haut d'un si noble songe ?

I

Les *Mémoires* de Mme Adam nous le disent, une fois encore, ce pourquoi, rien qu'en nous montrant sur quelle contradiction posa l'œuvre du parti dont ils nous racontent l'histoire. Faire la République pour faire la revanche, tel était le programme avoué, et, je crois, très sincère au commencement, des Gambetta, des Challemel-Lacour, des Spuller, des Billot, des Laurent-Pichat, des Paul Bert, de tant d'autres dont les figures disparues s'évoquent dans ce livre, groupées autour de ce chevaleresque survivant du *National* : Edmond

Adam. La plupart de ces hommes politiques étaient jeunes. L'entrain de leur âge animait leur ambition d'une belle humeur qui les soutenait dans les crises les plus périlleuses. Ces *Mémoires* nous rendent merveilleusement sensible cette atmosphère de vaillance agile. Elle s'explique par cette jeunesse et aussi par la certitude du succès que donne à des gens énergiques l'évidence qu'un large courant d'opinion les porte en avant. Ceux-là crurent vraiment participer à une résurrection. L'épreuve des faits montre à quel degré ils se trompèrent. Hélas! ce fut avec la complicité du pays presque tout entier.

Cette erreur, en effet, n'était celle ni d'un groupe ni d'une génération. Il y avait derrière — nous en tenons ici une nouvelle preuve — un long mensonge, organisé et entretenu pendant les deux premiers tiers du dix-neuvième siècle, par une conspiration de plus en plus active, de plus en plus étendue. Ce mensonge était celui de la légende révolutionnaire. Il n'a pris fin qu'avec Taine. L'intelligence française en avait été si complètement pénétrée et faussée que la leçon de la défaite en fut obscurcie aussitôt. Il y eut bien, au mois de février 1871, un moment de réveil. Les électeurs de l'assemblée de Bordeaux furent « ramenés au sens commun par la présence du danger », pour reprendre une formule judicieuse de ce même Taine. Six mois après, l'erreur était revenue, et ces électeurs s'adressaient de nouveau, pour réparer les ruines de la patrie, précisément

aux principes qui les avaient produites. D'où dérivait la politique des nationalités, grâce à laquelle put se former, après la redoutable unité Italienne, la formidable unité Allemande? De la Révolution. Quels défauts la guerre avait-elle découverts dans la vie française? Un manque de sérieux dont la cause était le manque de discipline sociale, c'est-à-dire la Révolution, — une pénurie d'individualités supérieures, dont la cause était un mauvais recrutement du patriciat nécessaire à tout grand peuple, encore la Révolution, — une absence d'initiative dont la cause était cet émiettement des volontés, vice radical de toutes les Démocraties, plus encore d'une Démocratie centralisée et administrative. Toujours la Révolution. La Révolution et la Démocratie, ces deux ouvrières de mort, avaient réalisé la prophétie de Balzac, annonçant l'invasion dès 1837, alors que le travail de notre décadence se masquait sous la forme constitutionnelle, comme plus tard sous la forme césarienne : « L'étranger, grandi sous la loi monarchique, nous trouvera sans roi avec la royauté, sans lois avec la légalité, sans propriétaires avec la propriété, sans gouvernement avec l'élection, sans force avec le libre arbitre, sans bonheur avec l'égalité. » Renan disait de même, au lendemain de la guerre, dans sa *Réforme intellectuelle et morale*, — son vrai titre de gloire : — « La Démocratie fait notre faiblesse militaire et politique. » Le Play répétait le même diagnostic et le même pronostic dans sa *Paix sociale après le désastre*. Ces

grandes voix n'étaient pas plus écoutées que jadis celle de Comte, lançant son *Appel aux conservateurs*. La France croyait à la Démocratie. C'est un très remarquable exemple d'une illusion grégaire que cet élan collectif de tout un peuple abusé vers la doctrine funeste dont les premiers effets venaient de se faire sentir par des catastrophes si terribles. La foi des électeurs et des élus dans le miracle révolutionnaire était si complète que les luttes de ces années-là en prennent une physiologie d'allégresse. Cette espérance dans une telle extrémité de malheur civique a quelque chose de pathétique. Les petits tableaux qu'évoque Mme Adam nous initient à cette activité, joyeuse à force de confiance. Ses amis, et elle, la première, sont persuadés que fonder la République, c'est assurer la reprise des provinces perdues. Ils vont à la conquête du suffrage universel avec la certitude qu'ils préparent celle de Metz et de Strasbourg. Et ce mouvement a son expression la plus complète dans un personnage sur lequel ces *Mémoires* jettent un jour pourtant bien douloureux. Je veux parler de Gambetta.

II

Les lettres du célèbre tribun abondent dans ce livre. Nous l'y retrouvons tel que nous l'avons

connu : mélange inquiétant d'ardeur enthousiaste et de froideur réfléchie, éloquent de parole, de geste et d'accent, — et partout, à table, en promenade, comme à la Chambre, devant un paysage, une foule, un tableau de musée, — mais aussi ayant le gouvernement calculé de son éloquence, réfléchi jusqu'à en être retors, manœuvrier de coulisses incomparable sous des apparences de fougue entraînée, Français de hasard et aussi merveilleusement habile à jouer de la crédulité gauloise qu'incapable de comprendre les profonds besoins de la France traditionnelle, Italien d'origine et de tempérament, ayant, des compatriotes de Garibaldi et de Machiavel, le prestige du « brio » et le génie de la « combinazione », tempérament grossier et souple, très vulgaire à la fois et très fin, avec un don d'adaptation qui n'eut d'égal que son pouvoir de patience, physiologie d'improvisateur que guidait le plus juste sentiment de cette irrésistible force : le temps, l'usure des choses, — l'homme d'Etat enfin le mieux outillé pour cette besogne contradictoire, l'installation de la République en France au nom de la revanche. Cette contradiction, il l'incarnait en lui-même. Artiste en paroles et en attitude, il trouvait, dans le patriotisme vaincu mais non résigné, le thème le plus riche d'où tirer des variations qui étaient sincères, à leur façon, celle des orateurs. Quel psychologue, assez délié, marquera la limite précise qui sépare ce don de parler aux foules et celui du comédien ? Un acteur de génie est sincère aussi quand il

anime un rôle de sa personnalité. Pourtant, ce n'est qu'un rôle. Ce qui n'était pas un rôle, chez Gambetta, c'était la foi dans la Démocratie. Cette foi tenait aux fibres les plus intimes de son être. De la Démocratie il aimait tout, et d'abord le champ ouvert à cette activité oratoire, comme aussi la carrière ouverte à son ambition de dominer. Il y croyait, par son éducation de demi-intellectuel, de primaire supérieur. Ces deux mots jurent d'être accouplés. Ils définissent bien les hybrides tels que celui-là, qui se sont frottés aux Sciences aux Lettres et aux Arts, sans pousser à fond aucune étude. Une philosophie s'est ébauchée, vers le milieu du dix-neuvième siècle, que tous les esprits de cette espèce ont adoptée d'instinct. Faut-il se rappeler les principaux éléments? L'idée d'évolution comprise à contresens, et ce mot, qui signifie « conserver », devenu un simple synonyme de changement; — la Science considérée comme incompatible avec la Religion, et cela en dépit de toutes les preuves de leur accord fondamental sur la foi d'une lignée de sophistes dont pas un ne fut un vrai savant; — le monde moderne opposé au monde du moyen âge, avec une méconnaissance totale de ces deux vérités : l'une que ce moyen âge fut dans son moment d'efflorescence une civilisation accomplie, l'autre que le monde moderne, s'il doit lui-même arriver à un point d'efflorescence, n'y arrivera qu'en obéissant à des lois éternelles. Car il y a pour toutes les sociétés un ordre nécessaire, toujours identique dans

son fond. Il ne se modifie pas plus que les lois de la pesanteur ne se modifient d'après la place et l'utilisation des corps. Pour les primaires supérieurs, cet ordre nécessaire, et qui se découvre par l'observation, n'existe pas. Ils en construisent un autre d'après des utopies qu'ils croient justifiées parce qu'elles leur paraissent généreuses. Il ne leur vient jamais à l'esprit ce scrupule qu'en touchant à la vie vivante au nom d'un Idéal tout individuel et peut-être erroné, on risque de faire d'autant plus de mal qu'on aura voulu faire plus de bien. Personne n'aura multiplié les ruines dans ce pays autant que Gambetta, et personne n'aura eu le verbe plus fécondant, semblait-il, plus chargé de promesses de l'avenir.

III

Personne surtout n'aura exercé une séduction plus absolue sur ceux qui l'entouraient. Cette prise de ce métèque sur de bons Français, comme ceux dont Mme Adam fait revivre pour nous les âmes, s'explique d'abord par la richesse de ses dons naturels. Il faut en revenir à cet indéfinissable talent de l'éloquence qu'il avait au suprême degré. Cette séduction s'explique aussi par une habileté innée et acquise à démêler et à manœuvrer les ressorts cachés des caractères. Elle s'explique enfin et

surtout par le souvenir du rôle joué en 1870, et qui faisait du dictateur de Tours l'incarnation même de la Revanche. Il était celui qui avait tenu tête au Chancelier de fer, celui en qui le vainqueur avait, pour la première fois, rencontré un adversaire irréductible. Comment des patriotes passionnés et qui haïssaient, dans M. de Bismarck, l'assassin de la France, n'eussent-ils pas mis tout leur espoir dans ce partisan de la guerre à outrance qui trouvait, pour exprimer la douleur commune, des accents si émus? Les lettres de lui citées par Mme Adam nous les font entendre : « Affreuse angoisse, » écrivait-il, par exemple, à la date du 4 septembre 1874, « affreuse angoisse que ce jour lugubre ramène plus poignante que jamais, car, depuis quatre ans, l'étranger atroce qui guette les derniers lambeaux de cette vieille France n'a perdu ni un jour ni une heure... Il attend le moment fixé par lui de nous porter le dernier coup. Et alors, alors, que deviendrons-nous? Faudra-t-il simplement ramener sur son front le pan de la toge et se laisser frapper? La France finira-t-elle comme la Pologne, victime de ses divisions, de son incroyable légèreté, de ses vices et des désordres qu'ils engendrent? Tout cela fait frémir, car tout cela peut arriver. » C'est par centaines que l'on extrait de ce volume des phrases pareilles, vibrantes, croirait-on, d'un patriotisme qui ne transigera jamais avec les mutilateurs de notre frontière. Est-ce bien le même homme qu'un autre témoin, aussi peu suspect que l'auteur de

ces *Mémoires*, M. Gabriel Hanotaux, nous montre, dans un volume paru d'hier, lui aussi : *la République parlementaire*, en relations suivies avec le comte Henckel de Donnersmark, l'administrateur de la Lorraine pendant la guerre, le mari de l'énigmatique et dangereuse Païva? Entre le Prussien et l'homme de la Revanche, il se négocie le projet d'entrevues secrètes, avec qui? Avec Bismarck lui-même. « J'ai vu, j'ai promis, » écrit Gambetta, le 23 avril, « le monstre rentre pour me recevoir... » Au dernier moment, l'entrevue n'eut pas lieu. Mais que voilà un étrange envers à l'héroïque attitude dont le monument de la place du Carrousel demeure le symbole, encore plus douloureux que grotesque, pour qui compare le travail de cette douteuse et tortueuse intrigue à l'espérance enthousiaste conçue par les dévots du Gambetta officiel! Cette partie liée avec M. de Bismarck n'est pas un accident. La preuve en est l'accueil fait à un autre ennemi juré de la France, à ce Crispi qui, en 1870, présidait à Florence « les comités séparatistes destinés à obtenir la cession du comté de Nice à l'Italie... » La sensation de ce double jeu est partout empreinte dans le livre de cette grande Française, si simple et si droite, qu'est Mme Adam. Dès 1873 elle est troublée. Elle a su d'une source sûre que « Henckel est à Paris l'agent de Bismarck, chargé d'aider les républicains dans la lutte contre la droite... » Son instinct s'émeut. Rien de poignant comme le récit de la scène qui éclate à ce propos

entre elle et Gambetta : « Il faut, » dit la noble femme, devenue une voyante, aussitôt qu'il s'agit de la patrie, « il faut que Bismarck déteste la République pour que j'aie foi en elle. Si je croyais que la République entre dans les combinaisons de Bismarck, et que, par conséquent, elle n'est plus la Revanche, la certitude absolue de reconquérir l'Alsace et la Lorraine... » — « Alors?... » interrompt Gambetta. — « Alors, je ne la servirais pas... » — « Je vous croyais d'abord républicaine? » — « Non, d'abord Française... » — « Et toujours et partout hors des rangs, » répliqua l'autre, non sans impatience. Même note en 1875 : « Je dis brusquement à Gambetta : — « Prenez garde que de Reims on vous attire dans les filets de Bismarck par le *mōsieur* de la Païva. Et vous compromettant, Henckel servirait sa haine de la France, et de Reims débarrasserait d'un rival son tant admiré duc d'Aumale. » — Gambetta ne répondit rien, mais il quitta notre salon plus tôt que de coutume... » Mme Adam n'était pas seule à s'effrayer. Elle rapporte un mot de Louis Blanc qui atteste une divination analogue : « Il me dit, un jour que nous étions seuls : l'opportunisme m'inquiète, non seulement en politique mais en patriotisme. Je ne sais pourquoi, j'ai l'idée que l'inférial Bismarck trouvera par un homme ou par une femme une issue vers Gambetta... »

IV

Elle était toute trouvée, cette issue. C'était Henckel. Il n'aurait pas été là que les deux ennemis officiels auraient lié partie contre un troisième adversaire. Le vieil adage de l'historien latin sera toujours vrai en politique : « *Idem velle, idem nolle, ea demum amicitia est...* Communauté de désir, communauté de haine, voilà qui unit fermement deux hommes, et cela seul. » Gambetta et Bismarck, pour des raisons bien différentes, voulaient tous deux avec passion la République en France. Tous deux haïssaient non moins passionnément Rome, pour des raisons presque communes, celles-là. Le génie de Bismarck joignait au réalisme le plus précis dans l'ordre des faits une perspicacité non moins remarquable dans le domaine des idées. Ce lecteur de Bonald croyait profondément, lui, à l'ordre nécessaire, à ces lois de la santé des nations, toujours les mêmes dans des conditions diverses. Il savait que cette formule : une Démocratie guerrière, est synonyme de cette autre : un cercle carré. Il savait qu'un peuple vaincu ne se refait qu'en s'appuyant sur les énergies profondes de la race et du sol. Il savait que la France, née et grandie monarchique et catholique, ne retrouverait la plénitude de sa

force qu'avec sa famille Royale et son Eglise. Tout son effort devait donc tendre à empêcher la restauration et à favoriser l'agitation anticléricale. Cette seconde besogne lui était d'autant plus aisée que l'Allemagne était alors en pleine *Kulturkampf*. La manière bismarckienne n'a jamais varié. Ça a toujours été ce mélange de rouerie et de brutalité dont l'affaire de la dépêche d'Embrun reste le type. Le manège consista, dans l'espèce, à faire peser sur l'opinion française une menace de guerre, au cas où le parti catholique triompherait. A la veille des élections de 1877, les journaux Italiens à sa solde écrivaient : « Que signifierait la victoire de la politique du maréchal ? *Un étranger, ce succès n'aurait qu'une signification : la guerre. En effet, si la France hésitait, la prudence conseillerait à l'Allemagne et à l'Italie de prendre l'initiative...* » Et les journaux allemands : « Les négociations entre l'Allemagne et l'Italie tendent à un concert réciproque, dans le cas où, après les élections générales, les deux nations devraient se trouver en face d'une France cléricale, par conséquent agressive, agressive par cela seul qu'une France cléricale constitue une menace pour l'Italie... » Ces avertissements se multipliaient, en même temps que les porteurs de messages, les Henckel et les Crispi, multipliaient eux, leurs offres secrètes d'entente sur ce terrain anticlérical où Gambetta s'était placé, quand il avait prononcé sa funeste parole, celle qui pèsera à jamais sur sa mémoire, — elle a déchainé en

France la guerre religieuse : — « Le cléricisme, voilà l'ennemi... » Comment le leader opportuniste eût-il repoussé un tel point d'appui offert au succès de la campagne intérieure ? Il l'accepta, et sans remords. En vain, le vieux Thiers lui criait-il ses saisissantes paroles que rapporte Mme Adam : « Toutes vos luttes contre Rome vous sont inspirées par Bismarck, qui veut briser la papauté... Moi, je suis profondément, sincèrement catholique, parce que je suis passionnément Français!... » Sa psychologie de primaire supérieur faisait croire au chef des gauches que déchristianiser la France, c'était la rendre plus forte. Son goût Italien du machiavélisme et aussi sa fatuité de coulissier heureux le persuadaient qu'en faisant la politique intérieure préférée par Bismarck, il « roulait » le terrible Allemand. On sait le reste.

V

Cette tragédie, — car c'en était une que ce triomphe de notre mortel ennemi, nous jetant dans la voie jugée par lui la plus funeste, avec la complicité de celui qui avait incarné la guerre à outrance et qui semblait incarner la Revanche, — cette tragédie donc, Mme Adam la laisse deviner plus qu'elle ne la raconte. Il y a en elle trop de sincérité jointe à trop de lucidité pour qu'elle ne voie pas et ne dise pas les fautes commises par ses amis d'autrefois. Elle se sou-

vient qu'ils ont été ses amis, et, si elle les condamne, c'est sans les accabler. Visiblement, elle persiste à croire que Gambetta, s'il fut un imprudent, ne fut pas un traître. Nous avons une preuve qu'en effet, il ne s'est jamais rendu compte de la besogne à laquelle il travaillait, en collaborant avec le Prince. Donnons à Bismarck le titre machiavélique auquel il a, lui, vraiment droit. Cette preuve est dans le récit de la chute du grand ministère, telle que nous la raconte l'autre témoin que je nommais tout à l'heure, M. Hanotaux. On était dans l'automne de 1881. Les affaires d'Egypte se brouillaient. L'imminence d'une solution s'annonçait aux moins clairvoyants. Le 14 décembre, Gambetta provoque un entretien avec lord Lyons. Il lui expose le plan d'une commune intervention de la France et de l'Angleterre. Le 23 décembre l'ambassadeur Anglais répond, au nom de son gouvernement, « qu'il y a lieu de réfléchir ». Nouvelle proposition du ministre Français et immédiate : il réduit son offre à celle d'une manifestation faite à deux. Nouvelle réponse dilatoire de lord Lyons, le 6 janvier 1882. Aussitôt une campagne de presse commence, identique à celle que Bismarck avait organisée contre le maréchal. Un autre chef d'orchestre la dirige, pour un autre but. Cette fois, c'est Gambetta et sa politique « audacieuse » que l'on accuse de provoquer la guerre. Le 26 janvier, le scrutin de liste sert de prétexte, et l'homme qui gêne l'Angleterre dans l'occupation préméditée de l'Egypte tombe de

pouvoir. Sa sincérité dans cette circonstance nous est une garantie qu'il a cru, dans l'autre, servir aussi le pays. Quelle misère! M. Hanotaux, qui a gardé de son passage au quai d'Orsay l'art de dire diplomatiquement des vérités cruelles, conclut : « On lui prouva qu'en France, on n'est pas impunément le défenseur des causes uniquement françaises... » Pourquoi? Parce qu'en France, comme ailleurs, la Démocratie est le régime où l'étranger s'introduit le plus aisément dans le jeu des partis. Il le peut dans un gouvernement traditionnel. Le cas du Cardinal Dubois le prouve. C'est l'exception et qui ne dure pas. En Démocratie, cette ingérence est la règle. Elle se renouvellera indéfiniment, jusqu'à ce que la France ait été ramenée par le malheur à la vérité réparatrice. Elle est tellement empreinte dans les faits, cette vérité, qu'elle ressort de tous les récits écrits avec une entière bonne foi, même et surtout par des républicains, du moment qu'ils aiment la France, — et combien Mme Adam l'aime, cette France malheureuse, tout son livre est là pour en témoigner. Une phrase d'un Allemand, mais d'avant l'inexpiable année, pourrait être inscrite à la première page. C'est celle qui termine *Wilhelm Meister*. Je me la suis prononcée bien souvent en pensant à notre pays : « Seras-tu donc toujours reproduite, sublime image de Dieu, et seras-tu toujours mutilée par le dehors et par le dedans? »